

Festival ♦ Pour sa 23^e édition, le rendez-vous des arts de la rue rassemble 150 compagnies jusqu'à ce week-end. Où le divertissement se teinte d'intentions sociales en prise avec l'époque.

La ville avait été rincée le matin. La météo annonçait de la grêle pour l'après-midi. Chalon-sur-Saône faisait le gros dos, mais l'alerte s'est dégonflée. Le festival Chalon dans la rue confie son sort aux éléments depuis vingt-trois ans. Un truisme pour le théâtre de rue. Le sel tient aussi de cette aléatoire comédie atmosphérique. Le temps apparaît comme l'unique aléa que cette manifestation, lancée en 1987 par Pierre Layac et Jacques Quentin, ne parviendra jamais à maîtriser.

Le Carmel, centre névralgique du festival situé au cœur de la ville, bourdonne depuis plusieurs jours. Entre les compagnies qui arrivent, les rencontres professionnelles dans la chapelle, les massages dans le Verger, le ravitaillement des artistes, les navettes à organiser pour les événements excentrés, la machine semble ronronner comme un diesel.

«**Maturité**». On n'est qu'au lendemain de l'inauguration, et la progression dans les rues piétonnes vire déjà au collé-serré. Le gros de la troupe se trouve pourtant encore dans les starting-blocks, avant le week-end. D'expérience, la jauge sur les quatre jours de spectacles, presque tous gratuits, s'apprécie à la louche autour de 300 000 per-

sonnes. Avec Aurillac

Chalon demeure un rendez-vous incontournable des arts de la rue. Au volant depuis cinq ans, Pedro Garcia pare à l'éventuelle critique sur l'image folklorique et vaine qu'a pu susciter le théâtre de rue, pour défendre un festival «en phase de maturité». L'Abattoir, un des neuf Centres nationaux des arts de la rue en France, fournit depuis 1991 un cadre de résidence et d'accompagnement des compagnies. Quinze à dix-

anecdотiques. Aux côtés d'une programmation in de 20 spectacles, la taille du off reste contingentée. Cette année, il accueille 150 compagnies sélectionnées parmi 650 demandes. «Le nombre de propositions augmente constamment, précise Anne Saunier, chargé de coordonner le off. Nous choisissons de préférence les compagnies professionnelles, les créations récentes qui ont un sens dans l'espace public.» Près de 1 000 professionnels viennent faire leur marché pour nourrir ensuite d'autres festivals.

Résistance. Rendez-vous à 22 heures, place du Collège, à quelques pas du Carmel. C'est là que démarre *Memento*, la dernière création de KomplexKapharnaüm, dont les collages ont déjà essaimé sur les murs. Munis de vidéoprojecteurs à roulettes customisés, les artistes embarquent le public dans une déambulation. A chaque arrêt, un pan est choisi pour devenir une fresque murale animée par de la vidéo et de la musique. Le parcours change d'un soir sur l'autre, la circulation fonctionne au coup de

« Nous menons un travail en profondeur avec les artistes pour les aider à affirmer leur esprit de singularité. »

Pedro Garcia, directeur artistique du festival

huit d'entre elles se posent annuellement ici, une poignée de semaines, pour faire de l'affinage.

Happenings. Situé quai Saint-Cosme, l'Abattoir se mue cette semaine en un cadre nocturne de festolement musical. Volubile, près de la scène où vient d'embrancher un concert, Pedro Garcia continue à défendre son bébé. «Nous menons un travail en profondeur avec les artistes pour les aider à affirmer leur esprit de singularité et à densifier le propos», explique-t-il. Exemple avancé en priorité, celui de la compagnie Pernette, troupe de danse contemporaine créée en 2001, puisque Chalon dans la rue met cette année, paraît-il, l'accent sur la danse. De fait, Pernette produit ici quotidiennement trois petits spectacles – dont sa dernière création intitulée *les Miniatures* – donnés en pleine rue ou dans le parc Georges-Nouelle.

La frénésie bigarrée qui s'empare de la ville cache une ligne claire, même si fleurissent dans les rues des happenings

poing, tout en rabattant la foule. Le propos parle de résistance et de dignité avec vitalité. Esthétique intimiste, mais aussi propos universel de la part de la compagnie Entre chien et loup. Dans toutes les pièces d'un appartement de la place de l'hôtel de ville, des installations ludiques ont été disposées, avec la présence flottante d'une actrice. Elles racontent le quotidien et la condition sociale des femmes vivant en Occident. D'un ton léger, les voix féminines collectées égrenent leur définition du Prince Charmant, un cagibi pousse la problématique de l'épilation et un délicat igloo immaculé consacre l'orgasme. Mais il est aussi question de violence conjugale, de législation sur l'avortement ou de la difficulté à être «nullipare». On pense n'y passer qu'en touriste, en observateur blasé. On a finalement du mal à quitter les lieux au bout d'une heure.

♦ **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**
(envoyée spéciale à Chalon-sur-Saône)

Chalon en large



Memento, dernière création de KomplexKapharnaüm.
PHOTO MICHEL WIART

L'édition 2009 du festival des arts de la rue se distingue par ses textes acérés et engagés.

Politique et tacles à Aurillac

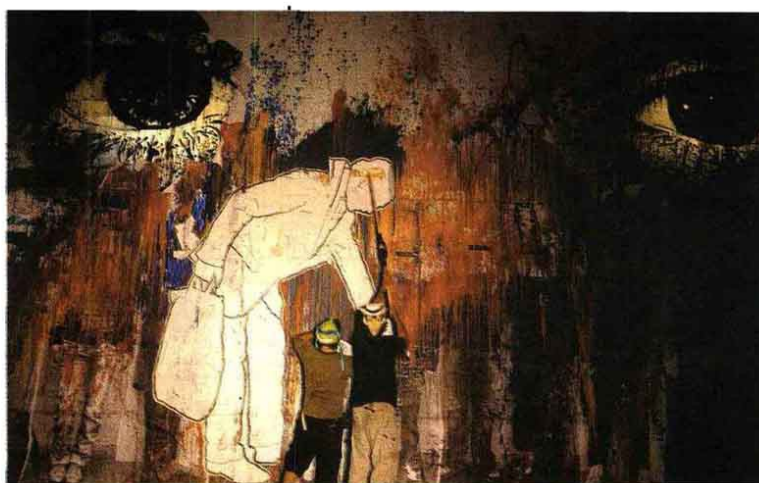
Aurillac 2009
Jusqu'à samedi soir.
Rens. : 04 71 43 43 70
ou www.aurillac.net

Il fait chaud, mais vous n'êtes pas là pour vous reposer. Sur la place de l'hôtel de ville, deux musiciens en frac menacent de casser leur violoncelle; vous hâtez le pas, saisissez quelques mots où il est question de panique au conservatoire, tournez au coin de la rue des Marchands, êtes ralenti par trois énormes poules, enfillez une ruelle, contournez prudemment un hydrocéphale globuleux, rejoignez une terrasse de café où un trio de fakirs tente le coup de la spectatrice hypnotisée; la veille au soir, vous vous êtes endormis bercé par les djembés, la vibration d'un didgeridoo vous a réveillés, vous arpentez la ville depuis midi, il est 21 h 30, vous n'avez rien vu à Aurillac.

Commando. Trois petits chariots équipés d'un gyrophare déboulent sur la place: la vraie ronde des fous peut commencer. La compagnie KomplexKapharnaüm vous entraîne pour une heure de parcours qui tient de l'expédition commando, de

la manif improvisée, du cortège funèbre, de la profanation joyeuse. Arme principale: le graffiti, dont la vitesse d'exécution donne à l'entreprise un rythme effréné; vecteurs essentiels de cette fresque en mouvement qui rebondit de façade en pan de mur, dessin, peinture et collage sont relayés par des images vidéo, du son live, des voix enregistrées. Autant de morceaux d'un puzzle dont le sens se révèle à mesure, caparnaüm complexe au dessein ambitieux.

Il est question de guerre, de folie, d'immigration, d'oubli, d'enfermement. Les murs ont une mémoire, et c'est elle que les membres de la compagnie s'emploient à gratter. Défilent de vieilles images d'actualités, des pans d'histoire (la destruction du bidonville de Nanterre, la construction des cités en banlieue), resurgit la nuit du 17 octobre 1961, son préfet Papon et sa cohorte de victimes algériennes matraquées et jetées à la Seine, revient en leitmotiv l'obsession sécuritaire. Pour qualifier son projet, la compagnie parle d'une série de «plastiquages poétiques». La force de ce *Memento*, créé au festival Chalon dans la rue (Li-



Memento, de la compagnie KomplexKapharnaüm: une heure de parcours tenant de la manif improvisée. PHOTO VINCENT MUTEAU

bération du 25 juillet), éclipse de la Croix-Rouge, avocate stressée, top model glaciale, flics sadiques, dealer de carottes, jogger maladroit... Tous se disputent un espace urbain placé sous la surveillance conjointe des brigades humanitaires et des forces de l'ordre. Du choc frontal, la compagnie Kumulus a pour sa part une solide expérience, symbolisée par le Cri, spectacle sauvage et épatant. La violence visuelle des

Peridus, leur nouvelle création, n'a rien à lui envier. Ni plus ni moins qu'une exécution publi-

quant d'autant plus terrifiante que

Au coin de la rue des Marchands, vous êtes ralenti par trois énormes poules, avant de contourner prudemment un hydrocéphale globuleux.

que où deux bourreaux en costume cravate accrochent quatre condamnés à des gibets

devant un pan de mur idéalement sinistre. Des images d'autant plus terrifiantes que très calmes, le bourreau en chef revenant ensuite vendre au public chocolats glacés, cravates et objets souvenirs. Cela serait encore mieux si les pendus ne se sentaient pas obligés de parler plus d'une demi-heure: le texte de



Nadège Prugnard, pour peu que l'on cultive le mauvais esprit, donnerait presque envie de s'identifier aux bourreaux.

«Poppers». Directement politique aussi, *Kadogo Niño Soldado* («Kadogo enfant soldat»), de la très jeune compagnie chilienne La Patriótica Intersante, raconte avec énergie (hip-hop) une histoire de jungle urbaine contemporaine. Délivré au bazooka, le message profite de beaucoup d'humour. Aurillac 2009 finit samedi soir, avec notamment G 178, création conjointe de Genier Vapeur et des Catalans du Xarxa Teatre. Avant de partir, il est recommandé de faire quelques emplettes au Supermarché Ferraille, tenu par les Requins mar-taux. On y trouve un choix épatant de boîtes de conserve, des emettes de dauphin mayonnaises aux «sauces de hamsters», en passant par le «sex spaghetti» (à la tomate et aux poppers), ou le «foie gras de chômeurs» (rélevé en HLM, nourri à la bière et aux pâtes).

→ RENÉ SOLIS
(envoyé spécial à Aurillac)

MOUVEMENT CAHIER SPECIAL Juillet - septembre 2009

LES CITÉS À LA TRACE

par Fred Kahn

Enchevêtrement de signes souvent contradictoires, la ville n'est pas, loin s'en faut, une matière toujours objective. Nos cités sont aussi composées de mémoires et de désirs, d'imaginaires et de fantasmes. Charge aux artistes de donner forme à ces traces intangibles mais tout aussi déterminantes.

Quand cette évidence sera-t-elle partagée par tous ? À côté des lectures, historiques, sociologiques, urbanistiques et philosophiques, souvent au croisement de toutes ces approches, les artistes offrent leurs propres décryptages des espaces et des communautés sociales. La plupart de ces explorateurs se méfient des versions officielles. Ils sont comme les historiens qui ont compris que le seul point de vue des puissants sur les événements ne suffit pas à faire l'Histoire. D'autres éclairages, d'autres prismes, d'autres interprétations sont nécessaires. « Les artistes qui travaillent dans la ville se nourrissent de sa mémoire, puis produisent des actes qui eux-mêmes laissent des traces. La question devient alors mineure, voire boomerang, déclare judicieusement Jacques Laurestre en ouverture du deuxième numéro des cahiers Viatorpau. Pas de doute, les artistes sont les plus remarquables explorateurs des traces laissées par l'Histoire, des milliards de destins individuels bouclés ou traqués. » Ils s'engouffrent allègrement dans les failles, les manques, les aménages. Ainsi, pour son spectacle, il a la compagnie de cirque contemporain Bato J'Fivel Crik Cie s'est inspirée de l'histoire occultée des militaires républicains. Chassés par les franquistes, ils espèrent trouver refuge en France. Ils ont été parqués dans des camps d'internement improvisés, dans des conditions d'indignité indescriptibles. « Il peut être considéré comme un spectacle qui donne une parole à des traces qu'on a fait taire. L'artiste peut inventer un langage sensible qui permet de faire apparaître cette trace, de souffler sur ce qui la recouvre. » Et sous les cendres, que voit-on ? Nos centres de rétention contemporains ?

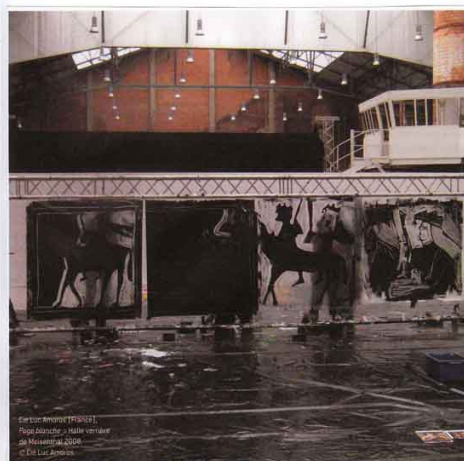


G. d'après : KomplexKapharnaüm
(France), Memento
Villeneuve 2009.
© Michel Wart.

La représentation modifie les représentations

Il ne s'agit pas forcément de remplacer une vérité par une autre, mais plutôt d'admettre qu'elles peuvent coexister. De toujours questionner les légitimités normatives et de prêter attention aux points de vue prépondérants minoritaires. Avec son dernier spectacle, *Memento*, KomplexKapharnaüm dresse un parallèle troublant entre les désobéissants d'aujourd'hui et les résistants d'hier. Ceux qui dans un contexte bien particulier sont jugés coupables de désobéissance civile seront peut-être demain célébrés pour le courage dont ils ont su faire preuve en refusant d'obéir à des lois iniques. Comme à son habitude, KomplexKapharnaüm a effectué, en amont de la création du spectacle, une recherche documentaire et des portraits audiovisuels ont été réalisés sur cette thématique de la résistance. Ce matériau vient alimenter un projet d'intervention urbaine, mobile, multimédia et inspiré par les pratiques du street art (graffiti et peintures murales).

Le propos est certes politique, mais il se refuse à être doctrinaire. KomplexKapharnaüm « brouiller les pistes, être aux limites, cultiver le protoforme ». La dramaturgie de *Memento* s'appuie sur des parcours individuels, des choix



G. d'après : KomplexKapharnaüm
(France), Memento
Villeneuve 2009.
© Michel Wart.

de vie, de survie même parfois. « Nous ne nous situons pas sur le terrain du combat idéologique, prévient Pierre Dufour, le directeur artistique de la compagnie. Ce sont les circonstances qui poussent parfois les gens à faire ce pas de côté. Ils se retrouvent happés par un événement. Touchés de manière très concrète dans leur vie quotidienne par une situation, ils sont bien obligés de prendre position. » La fiction ne prétend donc pas construire des figures héroïques et d'exception. Elle se construit par résonance entre le témoignage d'aujourd'hui et notre propre vécu, entre un certain passé qui ne passe pas et un ici et maintenant tout aussi problématique. Pour ce faire, elle joue sur plusieurs formes et temporalités esthétiques. Des projections multimedias éphémères entrent en interaction avec des fresques peintes et enroulées sur les murs qui, elles, feront traces plus longtemps dans l'espace de la ville. Si, contrairement à Squart ou à PlayRec, précédents projets de KomplexK, le contenu fictionnel est écrit à l'avance, chaque ville, chaque espace, durant une nuit de projection particulière. Car le scénario doit se nourrir de l'histoire des lieux traversés... pour mieux l'alimenter.

Lire la ville comme un livre ouvert nécessite d'envisager l'ouvrage urbain comme un palimpseste sur lequel les traces se sont accumulées, superposées. Les récits étant enchevêtrés, la lecture ne peut être que polyphonique. Les artistes empruntent alors des chemins de traversée. Car, en déplaçant le point de vue, on modifie sensiblement la nature de l'objet observé. Vous voulez une autre vision des quartiers Nord de Marseille ? A l'invasion du Merlan, Scène nationale, le collectif Ici-même Grenoble a récemment organisé une *Marche radio-guidée* (par Radio Grenouille) et durant toute la nuit a proposé des circulations, liaisons inédites entre des quartiers qui ont bien du mal à communiquer entre eux... Ainsi s'estompent les frontières physiques et symboliques de la ville. Et ainsi naissent d'autres sensations, d'autres regards sur un territoire, qu'à tort, nous croyions bien connaître. Autre pas de côté avec Le Bruit du frigo qui, en résidence à La Gare franche, s'attache à travailler sur la végétation, sur les vertus des « mauvaises herbes », sur les jardins parce qu'ils sont la transposition d'une société acceptable. L'art comme mode de relation entre les hommes y trouve un terrain fertile.

On pourrait également citer Les Promenades floues organisées par Mathias Poisson et Manolie Soysouvanh. Là encore, il s'agit de décomposer, renverser, palper, commenter la ville autrement... Mathias Poisson : « Les Promenades floues permettent de mesurer combien nos perceptions et nos sensations sont fines et précises, combien notre expérience et nos conditionnements sont forts dans nos habitudes quotidiennes. »



G. d'après : KomplexKapharnaüm
(France), Memento
Villeneuve 2009.
© Michel Wart.

TRACES OF A CITY

Scientists, town planners and sociologists are not alone in deciphering the cities in which we live: artists too can interpret urban space. They can shed light on the traces of this space and reveal secret desires. When Bato J'Fivel Crik Cie rescues the memories of the victims of Francoism crammed into French camps, when the KomplexKapharnaüm collective gathers the testimonies of those who found the courage to undertake acts of "civil resistance", it is a question of producing not an ideology but resonances, of revealing a space, both intangible and ineffable, which is a perfect site for action, even if it is overrun by the weeds that Le Bruit Du Frigo cultivates as so many symbols of resistance. Shifting viewpoints sheds light on the horizon as well as providing an opportunity to make contact. The collective Ici-même from Grenoble interlinks different parts of Marseille when the blurred promenades of Mathias Poisson and Manolie Soysouvanh show the city in a different light. A new urban ecology is at work here, as when Linus public offers musicians or resists the chance to take over the symbolic locations around Marseille, such as the Saint-Ferdinand shopping street and the stoicists by the Saint-Charles railway station. Adapting such areas of subjectivity is the best means of developing a new relationship with the city, of fighting against its displacement. It can take a very literal sense when Linus public and other local entities work to interlink the forgotten areas of the city or when Hélène Sanier sets out to meet the inhabitants of a district doomed to demolition.

Il serait absurde de vouloir lire une thématique dans la programmation du festival de cette année. Comme à l'accoutumée, Jean-Marie Songy a rassemblé des expériences théâtrales qui lui semblaient significatives ; il a demandé ensuite aux publics ce qu'ils en pensaient, comment leur propre expérience de ces spectacles pouvaient devenir des moments de vertiges mémorables, comment leur habitation du monde pouvait en être transformée.

On peut penser que les conditions de ce dialogue entre programmeurs, artistes et publics pourraient être meilleures. Certes, les rencontres organisées pendant le festival, « Les Artistes face à vous », entre midi et treize heures, proposent réflexions et polémiques qui font oublier quelques moments atones ; mais il y a une difficulté plus générale.

Le théâtre de rue est pris dans un paradoxe. D'un côté, les propositions sont complexes, hybrides, socialement peu ou prou transgressives, politiquement stimulantes, idéologiquement subversives ; mais, de l'autre côté, les discours échangés à leur sujet sont rarement dotés d'armature réflexive et d'outils d'analyse suffisants. Ce hiatus n'empêche pas la reconnaissance et le consensus autour de certains spectacles. Mais d'autres auraient besoin d'un débroussaillage, de quoi aplanir quelques-uns des obstacles à la compréhension. Aujourd'hui comme au début, ici comme dans d'autres formes d'art vivant, le problème est la concurrence entre l'émotion et la compréhension, entre le plaisir et le concept, entre l'abandon au spectacle et le travail de l'analyse, entre le divertissement et la politique.

Jean-Marie Songy a posé un jalon : la collaboration suggérée. Cumulus et Nadège Prugnard ont fabriqué cet aérolithe énigmatique, bifide, paradoxal, saillant et dérangeant : *Les Pendus* ; tandis que Générisk Vapeur et Xarxa Teatre ont bricolé ensemble une sorte de parade politique, *G 178*. Deux interprétations possibles. Les compagnies très reconnues ont en général une identité marquée ; l'association avec une autre compagnie peut éviter le risque de répétition et favoriser une créativité parfois essoufflée. Ou bien, en ces temps de forte régression populiste, voire, selon des avis autorisés, vichyste, l'épuisement psychopolitique guette aussi les compagnies de théâtre : travailler ensemble est roboratif et rassurant. Quoi qu'il en soit, si l'on peut être un peu sceptique face à la proposition chaotique de Générisk Vapeur et Xarxa Teatre, il reste que le couple formé par Cumulus et Nadège Prugnard, une compagnie qui n'a pas beaucoup de familiarité avec le théâtre de texte et une écrivain dont le style, apparemment en rupture, s'inscrit cependant dans la tradition flamboyante des inventeurs de langues.

Aurillac, c'est aussi des Conversations d'été, c'est-à-dire un espace de débat plus théorique. *Cassandra-Horschamp* y a joué son rôle, porté par le numéro 78, « Économie du poétique. Poétique de l'économie » (salué dans *Le Monde* du 8 septembre dernier). Le débat, nourri par les réflexions de Frédéric Le Guern et de Yann Toma, a tourné avec difficultés autour de la question de la valeur, redoutable pierre d'achoppement de la philosophie et des sciences sociales, et, particulièrement, du statut de la différence entre la jouissance des marchandises et celle des œuvres d'art. Au-delà des évidences supposées claires, par-delà leur clivage idéologiquement net, qu'est-ce qui différencie précisément l'écriture artistique et la propagande capitaliste ? Une étape dans un débat devenu vital, en raison de l'extension du domaine de la guerre mondiale que le capitalisme mène contre tous ceux qui ne veulent pas admettre qu'ils sont des marchandises, voire des déchets recyclables. ▲



MEMENTO DE KOMPLEXKAPHARNAUM, PRÉSENTÉ AU FESTIVAL D'AURILLAC, 2009

Les artisans de l'histoire cachée

Un travail de militant : exhumers les oubliés de l'histoire, faire voir les invisibles, les inconnus, et les écouter. Dans la proposition elle-même, beaucoup de facteurs se rencontrent : le mur et son site, les sons, des lectures en direct, les projections vidéos, l'affiche, la peinture au pochoir, l'acte-événement de les rassembler ; sans compter la matière historique, de forme documentaire, qu'il s'agit de faire connaître. Le spectacle est alors la construction d'un mille-feuille muraliste, qui n'a lieu que dans l'expérience du spectateur. Les signes sur les murs sont tissés avec les opérations psychiques.

Les artisans de KomplexKapharnaüm ne veulent pas seulement transmettre du savoir, mais suggérer une méthode d'émancipation par le croisement des regards. En dépeçant le travail issu de l'enquête documentaire, ils restaurent une liberté qui est exclue par la contrainte de la vérité. Cette liberté se concentre sur l'événement de la transmission. Celle-ci a lieu traditionnellement dans des lieux cloisonnés : toutes les écoles explicites sont des espaces plus ou moins retirés, dont l'accès est conditionné par des sas, des contrôleurs, un langage, des codes, des postures corporelles, une idéologie.

L'acte-événement du spectacle consiste à superposer plusieurs couches de signes en un dispositif et à l'armer, comme on arme un explosif, afin qu'il éclate à l'esprit du spectateur. Le mur est dématérialisé par les projections vidéos, par les pochoirs, les affiches, les couleurs ; espace visuel, toile du peintre ou du cinéaste, il est aussi un espace sonore multiple (musique, sons techniques, lectures, paroles de témoins). Il acquiert une épaisseur matérielle et sémantique, physique et psychique. « *Penser c'est franchir* », affirme Ernst Bloch au début du *Principe espérance*. Révéler l'histoire cachée, croiser des espaces symboliques séparés, mêler ce que le pouvoir politique veut toujours cloisonner.

C'est pourquoi les comédiens semblent ne pas jouer : des artisans plutôt que des artistes, dirait-on. Cela provient de la brèche qu'ils ouvrent dans le cloisonnement du pouvoir pédagogique ; dans la vision bourgeoise, l'artiste est une boîte close où ranger et contenir (protéger et empêcher de s'étendre) l'art et sa puissance de vertige. Les artistes de KomplexKapharnaüm cassent ces cloisons et deviennent conséquemment inclassables. Ils menacent les propriétaires du savoir mais aussi les professionnels de la création. En rassemblant ce qui est séparé, ils enseignent plus que du savoir : un auto-enseignement, une émancipation par soi-même, qui commencerait par franchir les cloisons virtuelles et les prisons mentales qui ordonnent la société aux désirs des maîtres. Il est bien normal qu'on tente de les disqualifier en leur déniaient le statut d'artiste. À l'art comme une police qui cherche à caser, les acteurs de KomplexKapharnaüm opposent une politique de la pensée comme franchissement : un art public, artistique et artisanal, de l'affranchissement.



KOMPLEXKAPHARNAÛM

Mémento

La création selon KomplexKapharnaÛM est un work in progress permanent. Ainsi en est-il quand on forme un collectif interventionniste, puisant dans la matière locale les fragments de vastes fresques documentaires multimedia ; ainsi naquit une sorte de « méthode Komplex », à la faveur de collectage et de restitutions artistiques *in situ*. La méthode ne valant que par sa capacité à être malaxée, détournée et remise en jeu. Au fil des expérimentations, de « SquarE, télévision locale de rue » (2000-2005) à « Play Rec » (2006-2008), il s'est agi de glaner des témoignages sonores ou vidéo pour les rediffuser sur les façades d'immeubles, les mêler d'archives, de créations plastiques, dramaturgiques et musicales, avec les outils de la fiction. Petites histoires contées par les habitants d'un quartier ou mémoires de sites industriels, à chaque escale la création en cours était réinventée, à la faveur de résidences de dix jours à un mois.

Commandos. C'est à ce stade qu'intervient « Mémento ». Les dispositifs développés par le groupe sont toujours là, mélange de techniques

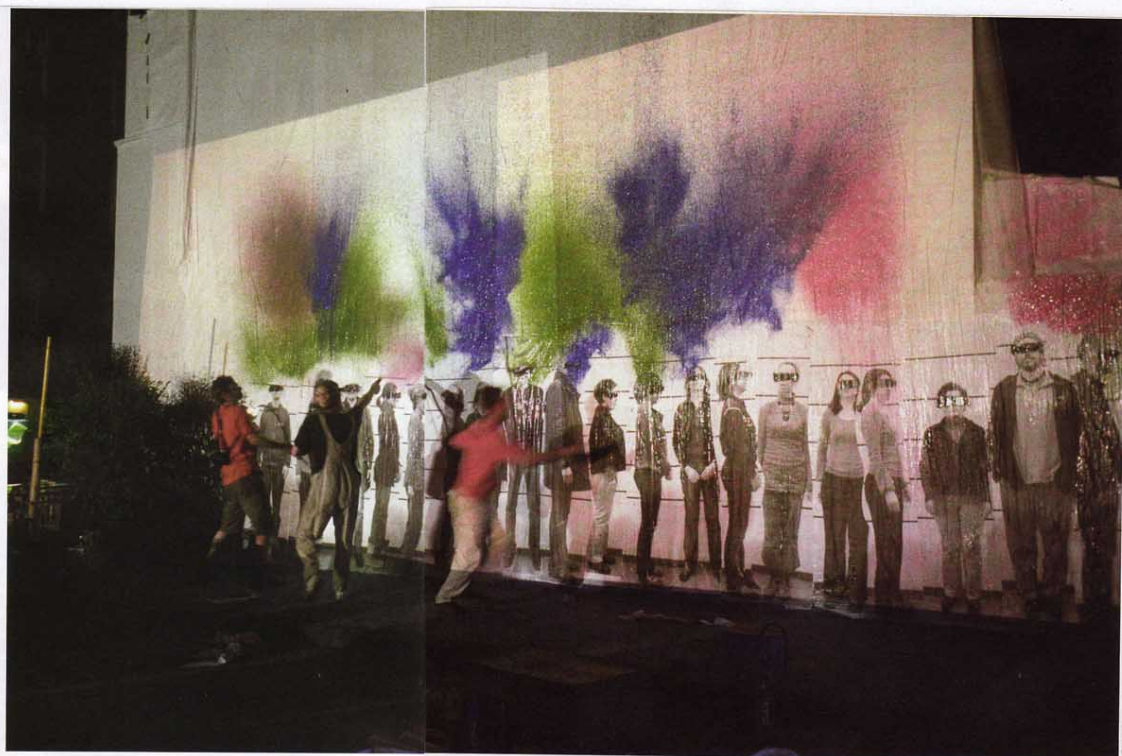
Vu à Chalon-sur-Saône
Création
les 16 et 17 juin,
Les Invités,
Villeurbanne (69)
Diffusion
le 13 juillet,
Effets Mer,
Cherbourg (50),
les 23 et 24 juillet,
Chalon dans la
rue, Chalon-sur-
Saône (71),
les 19 et 20 août,
Festival
d'Aurillac (15),
les 2 et 3 octobre,
Small is Beautiful,
Aubagne (13),
les 8 et 9 octobre,
Théâtre de
Vénissieux (69).
Contact
www.komplex-
kapharnaum.net

high-tech hypnotiques et de poétiques bricolages artisanaux. Sauf qu'ils sont mis au service d'une intervention urbaine mobile et de rencontres au long cours, réalisées a priori, sans urgence. Ingénieux chariots dédiés à la (rétro)projection, à la diffusion sonore ou à la réalisation de graffs et collages en direct, ils sont poussés au pas de course par des commandos qui se séparent pour agir dans l'intimité d'une ruelle et se retrouvent au pied d'un mur. Le sentiment d'urgence apparaît là, dans ces errances à la mode muraliste sur les thèmes des micro et macro-résistances. On y trouve, bien sûr, le récit de Résistant avec un grand R, que tout le monde attend. Mais les femmes tondues à la Libération sont là aussi. Et les échos de Radio Londres peuvent s'y cogner aux philosophies de

« Stroph le ferrailleur » ou à l'histoire des esclaves qui cherchent un moyen de se libérer en inventant une danse, tandis que les mots de René Char où Deleuze se graffent sur mille et un supports... Testés en avant-première à Chalon-sur-Saône, les chassés-croisés superposés de KomplexKapharnaÛM restent soumis à une rythmique fragile et aléatoire, ainsi qu'au risque de servir d'alibi

politico-culturel. Mais les maîtres d'œuvres de « Mémento » ont su éviter les embuscades : ne pas jouer les porte-drapeaux, trouver le ton juste pour porter, au-delà d'une thématique, un regard en biais sur le groupe et la minorité, la marginalité et les divers pas de côtés auxquels la norme peut nous pousser. On nourrit, en sortant, l'espoir de voir subsister dans la ville les empreintes des vidéos, un

temps projetées, et autres traces, graffitées, calligraphiées, superposées sur pellicules de papier. Ce sera compliqué. La dernière création de Komplex raconte ça aussi : un carcan de réglementations relatives à la sécurité, la propreté, la propriété privée, qui redoute l'affichage artisanal à durée indéterminée...
● USA CONTY



Les Villes

Balades imaginaires 38 TÉLÉRAMA 3179-3180 | 15 DÉCEMBRE 2010

KomplexKapharnaÛM, plasticiens urbains

“Nous, les artistes, apportons l'éphémère”

Le collectif KomplexKapharnaÛM, né à Villeurbanne il y a une quinzaine d'années, a forgé un style pointu et rassembleur, avec des créations comme SquarE sur la télévision locale de rue, ou PlayRec sur les friches industrielles. Stéphane Bonnard et Pierre Duforeau, ses fondateurs, se sont rencontrés sur le campus. « La ville est un moteur. Ce sont les habitants plus que les murs qui nous y ont attirés. L'enjeu - politique - était la relation à l'autre : découvrir à côté de qui l'on vit. Notre art s'est toujours construit à partir de témoignages (on filme les gens d'un immeuble, et on projette leur image sur la façade). On regarde aussi la ville en pensant à son avenir et à ses transformations. Nous, les artistes, nous avons quelque chose à apporter aux urbanistes : l'éphémère ! Des villes comme Toulouse ou Grenoble nous ont déjà sollicités. Nous espérons que nous serons entendus à Villeurbanne, où l'ancien quartier industriel du Carré de Soie va doubler sa population en trente ans. Comment faire vivre ensemble nouveaux et anciens habitants ? Créer un spectacle dans l'espace public, c'est vivre du temps commun à tous, donc de la mémoire commune... Notre outil de repérage, c'est l'errance. Et la déambulation devient parfois la forme artistique finale. On bouscule la ville (on coupe l'éclairage public, on envoie des couleurs !) et on en transforme le paysage. » PROPOS RECUEILLIS PAR EMMANUELLE BOUCHEZ

www.kxkm.net

ARTS SCÈNES

CRITIQUES

BEAUX-ARTS DE RUE

MÉMENTO

DE ET PAR

KOMPLEXKAPHARNAÛM



Dans une vie antérieure, Pierre Duforeau et Stéphane Bonnard se sentaient une vocation journalistique. Qu'est-ce qui a donc bien pu les en détourner ? Guy Debord, répond Pierre du tac au tac, sous couvert d'humour. Quoi qu'il en soit, Pierre, Stéphane et d'autres (ingénieurs pour certains), ayant tous bifurqué vers les beaux-arts, la musique ou le théâtre, se sont retrouvés membres d'une même compagnie : KomplexKapharnaüm, qui a investi la rue presque par hasard. Depuis 1996, ils sont les auteurs de fresques documentaires, qui se greffent (ou se graffent) sur les façades et les trottoirs des villes, entrecroisant pépites sonores, interventions plastiques, dramaturgiques et vidéo, et faisant farouchement entrer les petites histoires du cru dans leur écriture.

Mémento s'attaque à un sujet casse-gueule : les résistances, petites et grandes, intimes et collectives. Et cumule les handicaps en se présentant comme une intervention muraliste coup de poing : une course à travers la

ville de micro-commandos qui se rejoignent au pied d'un mur. Poussant des chariots destinés à diffuser sons et images dans la rue, les artistes ne se posent que pour placarder affiches et superpositions textuelles, sonores ou (photo)graphiques.

Un émouvant visage de femme ou un Che Guevara à oreilles de Mickey, un communiqué antiterroriste signé Papon datant d'octobre 1961, des phrases de René Char (« *Les yeux seuls sont encore capables de pousser un cri* ») ou de Deleuze (« *Fuir, mais en fuyant, chercher une arme* »). Des histoires d'esclavage ou de « communautés buissonnières ». Et des micro-portraits intimes, de « Stéphane le ferrailleur » ou d'Antony, fier d'être sourd comme d'être homosexuel.

Les KomplexKapharnaüm slaloment entre les pièges, ne sacrifient pas à la résistance-spectacle ou à l'écueil de la commémoration, ne jouent pas les « passionarios ». Le thème des résistances est un alibi, dit Pierre, pour évoquer diverses formes de marginalités, contraintes ou choisies. C'est réussi. **CATHY BLISSON**

Le 13 juillet au festival Effets Mer à Cherbourg (50) ; les 23 et 24 juillet à Chalon-sur-Saône (71) ; les 19 et 20 août au festival d'Aurillac (15) ; les 2 et 3 oct., à Aubagne (13) ; les 9 et 10 oct. à Vénissieux (69). Tél. : 04-72-37-12-16.

KompleXKapharnaüm : de la bombe aux Invites !



le 17 06 09

LE FEUILLETON DES INVITES -

Si *Memento*, création de la compagnie KompleXKapharnaüm, présentée hier soir en avant-première des Invites, donne le ton du festival, alors accrochez-vous... Engagée, rythmée, à la fois forte et subtile, et porteuse de sens, cette série de « *plasticages visuels et sonores* » est une vraie bombe !..

On retrouve dans *Memento*, le meilleur des précédentes créations de la compagnie villeurbannaise : une intervention urbaine mêlant la déambulation et la friction avec le public à l'œuvre dans *SquarE* et le bigband multimédia de *PlayRec*. Le tout articulé sur un propos qui n'est plus aussi anecdotique, répétitif ou monochrome que les seuls paroles d'habitants ou de témoins mis en boîte en quelques jours de résidence. Dans *Memento*, un solide travail documentaire, réalisé en amont, sur les résistances d'hier et d'aujourd'hui, fournit une matière dense et fine aux diverses formes d'écritures urbaines. Résultat : le fond et la forme se conjuguent dans un feu d'artifices à la fois grave et ludique.

Dès le premier « tableau », inspiré d'une figure de la Résistance à l'occupation allemande (le brondillant Roger Pestourie), le ton est donné par un décalage de focale. Plus que de résistance à l'ennemi, il est question du courage des femmes dans la guerre, et de la lâcheté des hommes qui les ont tondues au lendemain de la libération. « *La première des résistances, c'est la résistance à la norme. Quand tout le monde est devenu résistant, on a tondu les femmes* » rappelle une phrase déployée sur la fresque. « *La résistance, c'est d'abord un écart à la norme, un pas de côté* » estime Pierre Duforeau, directeur artistique du KompleXKapharnaüm. Dans *Memento*, il est donc moins question d'une résistance porte-drapeau, incarnée par de grandes figures ou des mouvements constitués que d'un « *regard sur la différence, les singularités, les minorités* ». Si la face A de *Memento*, présentée mardi soir, explore davantage les histoires collectives (la résistance à l'esclavage, au brevetage du vivant), on nous promet ce soir une face B consacrée à des trajectoires plus singulière, plus alternatives. « *Un ferrailleur, un sourd, quelqu'un qui vit dans une caravane, ce ne sont pas des looseurs qui subissent la grosse machine, mais des gens qui ont envie de vivre différemment* » précise Pierre Duforeau.

Prise de parole dans la ville, *Memento* emprunte à ces minorités leurs modes d'expression (fresque murale, pochoir, collage, tag, graff...) et leur pratique du commando ou de la clandestinité (jeu sur les apparitions/disparitions). Des commandos de 2 à 8 personnes, façon gangs de colleurs d'affiches, circulent autour de la place Wilson avec de drôles de chariots sonorisés, et entraînent le public dans une déambulation au milieu des signes disposés préalablement dans le quartier : images imprimées, affiches, pseudo plaques commémoratives, etc. jusqu'à des points fixes où sont réalisées en temps réel des fresques murales. Le public n'a pas forcément conscience d'avoir le choix entre plusieurs interventions simultanées : il suit le mouvement, sans jamais se perdre. Pour chaque fresque de 4 à 40 m2, les interprètes performeurs multiplient dans l'urgence les gestes plastiques (collage, peinture, dessin, pochoir, etc.) qui interagissent avec un univers audiovisuel réalisé en direct.

Après une pause dans cette déambulation effrénée au sein d'une ZAT, zone autonome temporaire « *sans carte, sans gouvernement, sans police* », sorte d'espace insurrectionnel hors du temps et de l'histoire, les commandos se retrouvent pour un final audiovisuel un peu brouillon mais galvanisant ! On ressort heureux et un peu sonnés par cette série de déflagrations plastiques et sonores qui font jaillir de si beaux îlots d'indocilité dans l'espace public.

Anne-Caroline JAMBAUD

Photo : Nicolas BURLAUD

Festival d'Aurillac (2/3) : quatre jours durant, la ville gueula, hurla

Par Jean-Pierre Thibaudat | Journaliste | 25/08/2009 | 16H36



« De quoi nous plaignons nous ? De notre régime alimentaire ou de celui du politique ? Et qui sommes nous ? De gentils clowns qui réalisons, la main sur le cœur, notre travail de bouffons, de civiques perturbateurs artistiques bien inoffensifs, au final ? » Ainsi s'interroge dans son édito le directeur du festival d'Aurillac, Jean-Marie Songy. Il est rare qu'un directeur de festival joue ainsi cartes sur table.

(...)

Les pochoirs de la mémoire

C'est aussi à un rappel à l'ordre de la mémoire que livre avec force le groupe Komplexkapharnaum dans « Memento », sur les murs du Centre historique d'Aurillac. Une mémoire qui résiste à l'oubli mais ne figure pas encore dans les livres d'histoire des écoles. Celle des événements d'octobre 1961 où la police du préfet Papon laissa sur le carreau ou dans les flots de la Seine bon nombre d'ouvriers algériens.



Un jour, place Saint-Géraud, le groupe colle sur un mur un communiqué du préfet de police Papon du 5 octobre 1961 :

« Il est conseillé de la façon la plus pressante aux travailleurs algériens de s'abstenir de circuler dans les rues de Paris et de la banlieue... »

Le lendemain soir, ils reviennent, au pochoir maculent le communiqué de silhouettes noires avant d'isoler le visage en couleurs (fruit de plusieurs pochoirs) d'un algérien dont la figure semble exprimer à la fois l'étonnement et la résignation. Et bombent ces mots : « Qui je suis ? Je suis mon histoire. »

Ils collent aussi des affichettes que l'on pourra lire le lendemain à la lumière du jour : des témoignages, y compris d'Algériens, expliquant que les cadres du FLN menaçaient de représailles ceux qui ne voulaient pas manifester. Ainsi dans tout le quartier et au-delà, aucun angélisme.

Des dizaines de silhouettes, de slogans : « respire plus fort que le poumon du bourreau », qui hantent les pas des promeneurs. Au bout du périple une sorte de mur des fusillés où des reproductions d'hommes et de femmes collés sur une palissade sont maculés de peintures avant que leurs yeux ne ressurgissent. Et ils nous regardent.

Publié le 26/05/2010 15:37 | **Jal**
Du 28/05/2010 au 29/05/2010

Saint-Gaudens. Pronomade(s) : les résistances s'affichent

 ZOOM



Il est assez rare de voir, dans le domaine des arts de la rue, des propositions artistiques inspirées des cultures urbaines (graffs, scratch, tags...). L'occasion est donc idéale pour découvrir vendredi et samedi à 21 h 30 la dernière création de Komplex Kapharnaüm, un collectif de jeunes artistes de Villeurbanne, qui mêle avec finesse et intelligence street art et collecte de témoignages. Memento est une double proposition, en deux faces, comme celles d'un vinyle et donc deux soirées, différentes, successives et complémentaires. Et même si chacune existe indépendamment de l'autre, le mieux, c'est de voir les deux.. La première traitera plus des résistances collectives et la seconde des résistances individuelles. « C'est un spectacle qui concerne particulièrement les jeunes dans un langage de rue qui leur est propre », souligne Philippe Saunier-Borrell, codirecteur de Pronomade(s) en Haute-Garonne. « C'est également un spectacle qui réveille le sens profond de la désobéissance civique ». Car oui, Memento est une œuvre graphique, plastique et sonore, créé en direct, sur le thème des résistances. Le public suit donc dans les rues de Saint- Gaudens une déambulation sur les traces de différentes formes de résistance, de la plus quotidienne à la plus extraordinaire, de la plus visible à la plus imperceptible. C'est bien le moment d'emmener ses adolescents et ses enfants. Car ce parcours, mêlant graffs, collages, sons, témoignages dans la tradition du street art, devrait les embarquer. Et pas moins de 40 Saint-Gaudinois, particuliers, commerçants, privés, ont accepté de prêter leurs murs pour l'occasion.

Memento/Face A : vendredi à 21 h 30 (rendez-vous au cloître de la collégiale). Memento/Face B : samedi 29 à 21 h 30 (rendez-vous place Saint Raymond). Gratuit/à partir de 10 ans.



Il est 13 h 30, c'est l'heure du repas chez **KompleXKapharnaüm** : tout le monde est à table, ambiance réfectoire, bonnes odeurs de "rata" maison, quelque part entre la colonie de vacances et le sympathique repas de famille... KompleXKapharnaüm est un collectif à part entière, artistique s'il faut lui coller une étiquette (à la base constitué de vidéastes, plasticiens et musiciens). Dorénavant domicilié dans le quartier de la Soie à Villeurbanne quand il n'est pas dans la rue. Un grand hangar désaffecté transformé en capharnaüm géant pour grands enfants abrite vieux bus, murs en béton peints et repeints, bombes de peinture, ferrailles et 1 000 autres objets mis au rebut. J'ai rendez-vous avec Pierre Dufureau, l'un des agitateurs de cette joyeuse troupe de saltimbanques. Pour parler de leur travail, puis surtout de la dernière création sur le feu, **Memento**. "Memento" est aussi un mot latin qui signifie "souviens-toi". Sûrement un lien de cause à effet, puisque ce nouveau travail questionne indirectement la mémoire en interrogeant, sur la base d'un travail documentaire, les résistances d'hier, d'aujourd'hui et de demain, et se penche sur des pratiques, des expériences développées en marge ou en réaction à la société. Déjà en 2006 avec **PlayRec**, KompleX s'intéressait à la notion de mémoire urbaine et sociale, en filigrane la notion de mémoire ouvrière. Pour mémo, la compagnie sévit dans la rue et investit l'espace urbain. Dans l'esprit, plutôt des formes audiovisuelles un peu scénographiques, sans interprète, qui tournent en boucle. Pas vraiment théâtre de rue, ni arts de la rue, ni tout à fait art public ni art urbain. "Du théâtre, du théâtre de rue, de la vidéo, du graffiti, de la musique... C'est ce qui fait la richesse de notre parcours et de notre histoire, mais ce qui en fait aussi les limites. Car on est tellement touché-à-tout qu'en fait on n'est spécialistes de rien ! On défend juste l'idée d'être à la recherche d'un langage artistique... On n'est pas porteurs d'une bonne parole, on ne veut pas être des conquistadors, on essaie juste de se bouger les fesses pour exister... dans le quartier dans lequel on est, dans un territoire [...]. On est spécialistes de l'espace public - très peu, voire aucune intervention en intérieur. On fait un travail sur et avec la ville et ses habitants. Le projet KompleXKapharnaüm vit dans une triangulaire image-territoire-public, ce dernier se retrouvant parfois acteur de l'image (tout le côté travail documentaire, prise de parole dans la ville). Ils témoignent aussi de leur vécu, de leurs rapports à la ville, de leurs rapports entre eux. Il y a une logique à toujours circuler entre ces 3 pôles."

Le collectif utilise des médias multiples (vidéo, son, collages, bricolages, scénographies urbaines). La réalisation de fresques à base de graffs et de collages constitue le cœur des interventions et entre en interaction avec des images vidéo projetées et un univers sonore produit en live. KompleX est à la croisée des genres et des chemins, entre installation urbaine et performance. "Le concept de travail de base, c'est un travail documentaire et la restitution de ce travail documentaire. Ensuite ce sont

des allers-retours entre ces 2 facettes du boulot. Comment le travail documentaire nourrit la restitution ? Comment la forme de la restitution peut créer un cadre plastique et esthétique qui va donner des axes au boulot documentaire ?" Conceptuel, on vous l'accorde !

Le projet **Memento** est en cours depuis plus d'un an. Quasi sur pied, les dernières répétitions générales ont lieu en mai. "Memento est une intervention qui se déroule sur 3 ou 4 jours. Un peu comme un spectacle qui ne voudrait pas être un mais plusieurs petits spectacles mis bout à bout sur quelques jours, et qui se concevrait comme un jeu de piste. Avec 3 étapes dans son déroulement. D'abord, une forme de rumeur avec les 1^{res} prises d'espace dans la ville : murs conquis avec du papier (il faut le temps que la colle sèche !), grands panneaux en kraft ou en papier blanc, papiers déjà imprimés (avec du texte ou avec un passeport vierge), affichés à des endroits auxquels on ne s'attend pas. J'ai envie d'utiliser la préparation comme déjà une image qui vit dans la ville et qui raconte quelque chose. 2^e acte, le temps spectaculaire sur une tranche horaire de 1 h 30 dans un quartier défini (en moyenne, 4 rues), 2 soirs de suite avec une équipe de 8 personnes prêtes à agir. Les performances - fresque sur bus (12 x 5 mètres), affiches 8 x 4 ou 4 x 4 - ont lieu ici et là, à 3 ou 4, sortes de saynètes autour d'un thème avec des interviews projetées, de la musique et un geste plastique. Ailleurs, ce sont de petites formes plus intimistes et improvisées (collages de portraits, etc.). Les scènes ne sont pas rejouées, on procède par accumulation. À l'issue de ces 2 soirées, une dizaine de fresques sont posées (grands formats, moyens formats, petits gestes plastiques...), créant une sorte de parcours, un peu comme une balade en images dans un quartier. Memento est une forme plus ou moins fixe qui aborde la notion de "résistance" autour de quelque 25 portraits. Résister au regard, ne pas oublier d'où je viens, avoir confiance dans la folie (car la folie est une forme de résistance)... On ne l'aborde pas sous l'aspect politique pur et dur. La résistance interroge tout un chacun. C'est aussi le rapport entre la norme et la marge. Quel regard en a-t-on ? Comment, aussi, des progrès de société sont portés par les marginalités ?" Ce sont donc des individualités qui seront mises en avant, coup de projecteur sur ceux qui font un pas de côté soit par choix, soit parce qu'ils sont poussés de côté. On y croiserait Antony le comédien sourd et muet, Nicolas qui vit dans sa caravane avec ses 4 enfants, les activistes de Kokopelli ou encore Roger Pestouri. Il sera aussi question du 17 octobre 1961, jour sanglant où la police de Papon réprima dans un bain de sang une manifestation à Paris des Français d'origine algérienne. "Il s'agit d'interpeller le spectateur, mais gentiment. C'est surtout une posture. Oui, on est en guerre contre la normalité. Contre la fatalité du cours des choses. Contre la crise dont on nous rebat les oreilles. On veut juste relayer la parole et l'attitude de gens qui essaient de faire autrement, ne pas subir. Il peut y avoir de la joie dans la recherche de petits espaces de survie." Une expérience à vivre avec les yeux, les oreilles et le cœur.

Quartiers de lune, Chalon-sur-Saône, 20 mai, 03 85 90 94 70
Les Invites, Villeurbanne, 17 et 18 juin, 04 72 65 80 90
Chalon dans la rue, 23 et 24 juillet, 03 85 90 94 70
Festival d'Aurillac, 20 et 21 août.

Anne Huguet



Spectacle du Komplex Kapharnaüm aux Invites de Villeurbanne

Compte-rendu et avis totalement subjectif du spectacle proposé par le *Komplexkapharnaum* au festival des Invites à Villeurbanne au début du mois de juin 2009.

Place Wilson, à Villeurbanne, hormis quelques lambeaux d'affiches sur les flancs de l'église, rien ne laisse présager qu'il va y avoir la représentation du spectacle « Memento, face B » du *KomplexKapharnaüm*, la suite de la face A présentée la veille. Bon, on s'installe en terrasse, on salue les connaissances et on commande à boire. Les conversations roulent, délicieusement mondaines « Ah, mais ce n'est pas la Croix-Rousse ici. Au moins on peut se garer devant le bar où on boit un coup ! Ah ah ah ». Tiens, on voit apparaître le bus du Komplex, on y prête une attention distraite.

Au bout d'un moment, des sons et le mouvement de la foule attirent l'attention. On voit brusquement surgir 4 ou 5 personnes qui traversent la foule en courant et en poussant des petites carrioles qui portent la technique : platines vinyles, consoles, projecteurs, caméras. D'autres distribuent quelques tracts qui portent des slogans tels que « il faut rendre la colère plus efficace ». On les suit rassuré, c'est une déambulation, on connaît.

Les premiers instants confortent dans l'idée qu'on ne sera guère bousculé. Les façades d'immeubles servent d'écran à des projections de plans fixes, interfaces de téléphones portables, slogans ou vidéos. Certaines interviews projetées font tendre l'oreille mais on continue à se saluer et à deviser gaiement.

Malgré tout, un fil conducteur, une trame apparaissent doucement à l'arrière plan.

Au bout d'une vingtaine de minutes se déroule un tableau un peu plus construit associant vidéo, interview, projections murales et collages. Trois des pousseurs de carrioles se transforment en trois comédiens-plasticiens et font apparaître leurs propres portraits qu'ensuite ils peignent, déchirent, recollent des fragments de leurs propres portraits ébauchant ainsi des personnages à multiples facettes, pléiomorphes pour illustrer la multiplicité d'individus qui coexistent au sein d'une même personne et par là-même l'ineptie de vouloir définir une personne selon des codes normés. On parle de folie et donc de « normalité », de la manière dont la société actuelle tend à aplanir les différences, par exemple en donnant de plus en plus une réponse médicamenteuse à ceux qu'elle estime « malades ». Déjà on sent poindre la nécessité de résister à cette normalisation. On reprend notre chemin en regardant les façades, émaillées de petites projections et on s'arrête de nouveau. Là, le groupe s'attaque à un autre sujet sur lequel on cherche à masquer ce qui pourrait faire débat, en l'occurrence les massacres du 17 octobre 1961 à Paris, lorsque plusieurs dizaines de personnes ont été assassinées par la police alors qu'elles manifestaient à l'appel du FLN.

Le tableau illustré par des vidéos et de l'affichage commence d'abord par des descriptions des bidonvilles qui ceinturaient Paris à cette époque et dans lesquels vivaient les travailleurs venus d'Algérie, puis glisse doucement vers le climat politique et la répression dont ils ont été victimes, sur ordre du préfet de police de l'époque, Maurice Papon, notamment à travers la lecture de témoignages de victimes. Le ton devient plus dur, l'ambiance se tend. Dans la foule, les gens sont de plus en plus attentifs. La transition nous fait avancer quarante ans en avant au moment de l'instauration du couvre-feu de novembre 2005. Là aussi, pas de slogans simplistes mais juste la superposition de déclarations de l'époque et au travers d'une sorte de morphing des présentateurs des JT une critique de l'uniformisation du traitement de l'information et de sa manipulation, qui culmine avec le cas des « terroristes » du TGV.

Le voyage urbain se termine par un retour place Wilson où, sur une toile géante, l'individu et son contrôle sont replacés au centre du débat et le final réaffirme la nécessité de résister à ce contrôle, à l'encadrement forcé et à l'uniformisation qui fait se fondre les personnalités riches en couleurs en une masse inerte, grise.

Les artistes viennent saluer le public, manière de s'appropriier et de revendiquer leur action.

KomplexKapharnaüm prend la rue et la détourne. Il en fait une tribune politique et sociale et propose une grille de lecture à entrées multiples : la biologie végétale, la psychiatrie, l'histoire des résistances pour que la cité redeviennent un lieu de discussion et d'échange, le lieu où se fait la politique.

La déambulation, prétexte au rassemblement, est ponctuée d'interpellations qui doivent servir de catalyseurs à la discussion collective. Chaque phrase ou scène projetée est plus qu'un simple slogan sans appel ou une jolie phrase poétique.

Au final, *KomplexKapharnaüm* évite deux écueils : celui d'un spectacle trop esthétique, lisse, qui ne provoque aucun débat et celui d'une action militante spectaculaire, rafales de slogans et de scènes convenues que l'on a ensuite plus qu'à répéter bêtement et digérer tranquillement

P.-S.

L'AARC: L'Agenda des Arts de la Rue et du Cirque

L'AARC: l'Agenda des Arts de la Rue et du Cirque

Le blog d'infos des arts de la rue et du cirque: agenda, événements, actualités, chroniques etc...

[Chronique] KompleXKapharnaüm - Memento (Face B)

KompleXKapharnaüm - Memento (Face B)

Vu à: Chalon dans la rue - 24 Juillet 2009

En allant voir la dernière production de KompleXKapharnaüm - Memento - nous ne savions pas à quoi nous attendre. Le programme officiel - laconiquement - ne laissait rien transparaître si ce n'est quelques mots évocateurs et aguicheurs: projection, pochoirs, bandes sons percutantes, discours politiques... Un petit goût de révolte, vous avez dit?



Des indices s'étaient glissés dans la ville dès l'ouverture du festival: des silhouettes de papiers collées sur les murs, des avis de recherche... énigmatique... Le spectacle commence sur les chapeaux de roue, 5 furieux déboulent dans la rue derrière leurs caddies tunés : platine, vidéoprojecteurs et on imagine plein d'autres surprises. Des tracs subversifs, diront certains, sont distribués. Les caddies se rassemblent, le spectateur se cherche: comment se mettre pour bien y voir, dois-je m'asseoir? Les questions métaphysiques du festivalier bien dressé. Le show commence, les caddies se dispersent, la foule se rue pour les suivre... bousculade, les rues sont étroites, un petit début d'anarchie ?



Des vidéos sont projetées sur les murs de la ville, des reportages, un système d'exploitation genre celui d'un téléphone portable, des sms sont envoyés et reçus. Et chaque silhouette précédemment aperçue dans la ville devient une station de ce pèlerinage d'éducation des foules. En bande-son, des réminiscences de De Gaulle à radio Londres se font entendre pour ensuite être remplacées par la fameuse bande son percutante du programme. Les extincteurs deviennent des bombes de peintures à faire palier de jalousie n'importe quel graffeur. Le spectacle déambulatoire pose la question de la résistance sous toutes ces formes, que ce soit la folie - le grain de sable qui fait dérailler la machine -, l'évolution darwinienne ou encore le devoir de mémoire quand aux événements de 1961. Il est à noter que chaque Face du spectacle est différent et la face A aborde plutôt les questions de l'esclavage par exemple. La forme déambulatoire, et la perte de repère que cela entraîne pour le spectateur, est adéquate à ce spectacle, il eut été hypocrite que de vouloir réveiller le spectateur en ayant le cul assis par terre. La résistance est encore aujourd'hui nécessaire, les attaques sont peut-être plus pernicieuses ou plus cachées que ce qu'elles purent être mais nous ne devons pas laisser faire. Les extraits de journaux télévisés de nos jours nous le rappelle. Ce spectacle est une guérilla urbaine menée à coup de beats féroces, dans la lueur des feux de Bengale.

Il est difficile de décrire un tel spectacle mais on en ressort particulièrement ragaillard et en se posant beaucoup de questions



KompleXKapharnaüm est un collectif d'artistes qui, depuis 1995, cherche à abolir les frontières entre spectateurs et acteur - à en faire un spectateur? -, entre espace public et espace de représentations par la multiplication des médiums.